

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Cinquantenaire de l'Œuvre Saint-
Augustin

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1957, tome 55, p. 1-21

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



Cinquantenaire de l'Œuvre Saint-Augustin

L'été dernier, le mot « Simplon », accompagné de deux dates : 1906 - 1956, était placardé dans de nombreuses gares des Cantons du Valais et de Vaud. On voulait rappeler ainsi qu'un demi-siècle s'était écoulé depuis l'ouverture du tunnel du Simplon ; mais il arrivait parfois que des voyageurs étrangers, s'extasiant sur cette création du génie humain, comprenaient mal l'affiche et s'imaginaient que le percement même du tunnel avait exigé cinquante années de travail...

L'Œuvre Saint-Augustin avait mis aussi en lettres d'or, sur son Calendrier, les mêmes dates : 1906 - 1956, la première marquant sa fondation et la seconde, le cinquantième anniversaire de son existence. La personne inconnue que j'entendis un jour, dans un train, faire admirer à un enfant la persévérance qu'il avait fallu pour... « creuser pendant cinquante ans » une galerie à travers la montagne, n'aurait pas eu tort ici, car une

Œuvre comme celle de Saint-Augustin n'a jamais fini sa tâche et il faut aujourd'hui, comme il y a un demi-siècle, le même courage, la même confiance, le même élan, pour « continuer »...

Premiers engagements

L'Œuvre Saint-Augustin considère donc l'année 1906 comme celle de sa fondation. Le 10 septembre de cette année-là, Mlle Marie Sidler s'engagea, en effet, devant Dieu, à consacrer sa vie à la diffusion de la bonne presse et à réunir définitivement autour d'elle une équipe d'âmes vaillantes qui partageraient le même idéal. Par une bisaïeule de sa mère, Mlle Sidler s'apparentait à de vieilles familles aigaunoises aujourd'hui disparues, les Camanis, les Franc, les Odet, qui ont donné jadis des prélats à l'Abbaye de Saint-Maurice. Son père, M. Armin Sidler, était professeur de musique au Collège et maître de chapelle apprécié à l'Abbaye. Aussi bien est-ce en l'Abbaye que l'Œuvre Saint-Augustin trouva ses premiers appuis.

M. le chanoine Louis Cergneux, fondateur de l'Œuvre, reçut les engagements de Mlle Sidler dans l'église de Vernayaz dont il était recteur depuis février 1905 (la localité n'était encore ni Paroisse ni Commune). Cette église, bénite le 8 septembre 1901, avait remplacé une ancienne chapelle particulièrement vénérée. « Je considérais comme sacré le sol qui portait cette chapelle, a écrit le chanoine Eugène Gross, l'un de ses anciens recteurs, et, fidèle aux vieux souvenirs, j'ai voulu que là se bâtît l'église. Des grâces particulières obtenues dans ce sanctuaire en avaient fait un lieu de pèlerinage. J'y vis un jour une personne venue à pied d'Orsières pour solliciter de Notre-Dame une spéciale faveur. Le jour de sa fête, 8 septembre, on y accourait des localités voisines. L'emplacement méritait qu'on ne le désertât pas et je suis heureux d'avoir été cause que l'église définitive soit là. »

C'est là, sous la protection directe de Notre-Dame, que l'Œuvre Saint-Augustin noua ses premiers liens.



LE CHANOINE LOUIS CERGNEUX
(1867-1931)
Fondateur de l'Œuvre Saint-Augustin

Les « Echos de Saint-Maurice » ouvrent la voie...

Mais si l'année 1906 marque une date importante dans l'histoire de l'Œuvre, elle marquait déjà un résultat dont la préparation avait débuté bien plus tôt.

M. le chanoine Fleury a rappelé naguère comment, dès 1898, le chanoine Cergneux avait décidé de fonder une revue, *Les Echos de Saint-Maurice*. M. Cergneux était alors surveillant au Collège et il sentait la nécessité d'encadrer la vie spirituelle des étudiants dans un

groupement dont la Vierge Marie serait la Mère, la Reine et la Gardienne. Il réorganisa sur une base plus sûre la Congrégation mariale qui existait au Collège et il en fit un centre vivant et agissant, non seulement de vie personnelle, mais aussi d'apostolat. Les Missions lointaines retiennent déjà l'attention des Congréganistes et de leur Directeur, qui se font une joie d'envoyer à la Propagation de la Foi un don généreux. Dans le même esprit et dans la même ambiance, M. Cergneux fonde sa revue.

Sous sa direction, la Congrégation fit donc l'acquisition d'une modeste machine à imprimer, de deux casses fournies de caractères de corps 10 et 8, et d'un *Manuel du typographe* qu'il passa à un étudiant sur lequel il comptait pour réaliser son projet (l'étudiant est aujourd'hui M. le chanoine Fleury).

Le premier numéro des *Echos* fit son apparition en juin 1899 ; il porte la mention : « Saint-Maurice, *Imprimerie S. Augustin* ». C'est la preuve que les origines de l'Œuvre aujourd'hui cinquantenaire coïncident avec celles de notre revue ; aussi bien, évoquer la fondation de cette Œuvre ne saurait être ici un égarement.

Après les *Echos*, l'officine abbatiale produit quelques programmes de théâtre et de musique, en juillet 1899, mais sans indication d'origine et nous ignorerions la chose si M. Bourban n'avait pris la précaution d'écrire sur des exemplaires de ces petites productions : « Typographie de l'Abbaye ». Mais bientôt la « raison sociale » se dédouble, lorsque le chanoine Cergneux, laissant la machine primitive à l'Abbaye, installe de nouvelles presses dans une pauvre boutique de l'Avenue des Terreaux, à l'ombre des massives murailles aujourd'hui disparues de l'ancienne enceinte de la cité. C'est là que, l'année suivante, le *Palmarès du Collège*, qui s'imprimait auparavant à Sion, est imprimé pour la clôture du 15 juillet 1900, avec la mention « Imprimerie Saint-Augustin ». Ainsi, les *Echos*, puis les *Palmarès du Collège* abbatial furent-ils les premières publications régulières à porter le nom de l'Imprimerie St-Augustin, et ils le portent encore.

Donc, dès juin 1899, le nom de ce modeste atelier qui deviendra l'Œuvre importante d'aujourd'hui, est déjà nettement fixé dans la pensée du chanoine Cergneux, ainsi que le premier fascicule des *Echos* en apporte le premier témoignage, suivi bientôt par le témoignage du Palmarès de 1900. Sans doute était-ce là, de la part du chanoine, un geste de piété envers le Législateur et le Père de la vie canoniale ; mais il y avait aussi dans le choix de S. Augustin comme Patron d'une Œuvre de presse une intention très pertinente, car S. Augustin vécut en une époque troublée comme la nôtre, où le monde romain qu'il aimait commençait à crouler sous les coups des Barbares. Comme en notre temps, S. Augustin dut lutter et souffrir pour parvenir à la vérité puis la défendre et la répandre, et cela lui vaut son actualité de toujours.

Mais ce qui n'était encore que le grand dessein de M. Cergneux demandera plusieurs années pour devenir réalité. Notons quelques étapes.

L'Eglise et l'imprimerie

De 1899 à 1906, tandis que les presses s'installent aux Terreaux, où elles sont manipulées par une équipe d'ouvriers, une librairie est ouverte dans une arcade de la Grand-Rue. L'Eglise, en effet, s'est montrée, dès l'invention de Gutenberg, favorable à cette technique ou à cet art qui permet d'atteindre un si grand nombre d'esprits qu'on a pu dire de son invention qu'elle avait provoqué une révolution intellectuelle. Mgr Besson a rappelé, dans son savant ouvrage sur *L'Eglise et l'imprimerie*, que l'art typographique souleva tant d'enthousiasme, en Allemagne notamment, qu'un archevêque de Mayence l'appela un « art divin » et que plusieurs prélats accordèrent des indulgences à ceux qui le pratiquaient ou le soutenaient. Les chanoines de Béromunster créèrent la première imprimerie de Suisse, en 1470 ; Rome comptait une vingtaine d'ateliers dès 1475 ; des religieuses mêmes s'en mêlèrent, nous dit encore

Monseigneur Besson, puisque l'atelier typographique des Dominicaines de Florence produisit au moins quatre-vingt-six ouvrages entre 1476 et 1484. Si, par la suite, l'Eglise (et Mgr Besson remarque que les Eglises protestantes demeurèrent elles aussi longtemps fidèles à ce principe) institua une censure des livres et institua finalement un dicastère chargé de dresser un *Index* des ouvrages prohibés, c'était non par hostilité à l'égard de l'imprimerie elle-même, mais par réflexe de défense contre des auteurs dangereux, par souci de préserver les âmes des influences délétères que pourrait occasionner la lecture de publications pernicieuses ; en cela, l'Eglise n'agit pas autrement qu'un Etat prévoyant qui contrôle la production pharmaceutique, par exemple, afin de prémunir les habitants contre le danger d'empoisonnement... C'est ainsi que « les ravages causés par la mauvaise presse, écrira plus tard Mgr Mariétan, suggérèrent (aux promoteurs de l'Œuvre Saint-Augustin) la pensée de réagir par l'apostolat de la Bonne Presse et d'organiser une Œuvre qui débuta très pauvrement ».

Mlle Sidler, les chanoines Cergneux et Mariétan suscitèrent des dévouements et éveillèrent des vocations. Les mêmes pensées religieuses, les mêmes désirs apostoliques inspiraient MM. Cergneux et Mariétan qui admiraient ce qu'avaient réalisé les Assomptionnistes par leur Œuvre de la Bonne Presse à Paris, ou un chanoine Schorderet par l'Œuvre Saint-Paul à Fribourg ; d'ailleurs, des saints mêmes, comme François de Sales et Pierre Canisius, n'avaient pas dédaigné d'utiliser la presse pour distribuer des tracts ou réfuter des erreurs, et étaient devenus par le fait même des modèles et des protecteurs de la presse catholique. On citait aussi, vers la fin du siècle dernier, la parole d'un cardinal américain, Mgr Ireland, qui assurait que de nos jours S. Paul se ferait journaliste... MM. Cergneux et Mariétan, entraînés par ces exemples, rêvaient d'accomplir quelque chose de semblable chez nous. Si M. Cergneux fut l'initiateur, il s'associa M. Mariétan dont il admirait la belle culture que venait de couronner un doctorat à la jeune Université de Fribourg. Aussi, à partir surtout du moment où M. Cergneux fut envoyé à Bagnes, comme vicaire, en 1902, puis à



MADemoisELLE MARIE SIDLER

(1876-1944)

Première Supérieure de l'Œuvre Saint-Augustin

Vernayaz, le chanoine Mariétan prit-il une part de plus en plus grande à la formation de l'Œuvre, qui devait assurer la relève des premiers ouvriers-typographes.

L'Œuvre « débuta très pauvrement », avons-nous dit, en rapportant le témoignage même de Mgr Mariétan, à qui nous empruntons encore les lignes suivantes : « Quelques jeunes filles pieuses acceptèrent de sacrifier leur vie à cet apostolat trop méconnu de la Bonne Presse. L'Œuvre se développa au milieu de tribulations sans nombre et de persécutions. » Et c'est une même confiance que nous recueillons plus tard, après d'autres difficultés,

sous la plume de M. Charles Haegler parlant de Mlle Sidler : « C'est par une route escarpée, dit-il, que Dieu voulut la conduire. Elle connut, dans ses épreuves, les amertumes, les angoisses et les déchirements qu'une âme est capable de souffrir ».

Création d'un journal : le « Nouvelliste valaisan »

M. Haegler eut aussi sa part dans les influences multiples qui convergèrent à la fondation et au développement de l'Œuvre. Après avoir hésité entre diverses voies — vie religieuse à l'Abbaye, pharmacie, lettres, préceptorat —, c'est au journalisme qu'il consacra sa vie. Des journaux français, notamment le *Nouvelliste* de Lyon, accueillirent ses premiers papiers, mais c'est à Genève et à Bruxelles qu'il devait acquérir son orientation définitive.

Mgr Jeantet dirigeait alors le *Courrier de Genève* dans une fidélité touchante à la chère mémoire du cardinal Mermillod et dans un attachement exemplaire à cette « Roma sacra » dont il rêvait, selon sa propre expression, de couler un peu de son vieux ciment entre toutes les pierres de l'Eglise pour qu'elles demeurent indissolublement unies. M. Haegler conservera une reconnaissance indéfectible à ce prêtre, à ce journaliste, qui lui enseigna véritablement le métier de la plume, en lui donnant une haute idée de ce métier, de sa mission et de sa responsabilité. Avec Mgr Jeantet, Mgr Mercier s'attira l'admiration enthousiaste de M. Haegler qui avait entendu, à Bruxelles et à Louvain, la parole chaude et éclairée, toute pleine de sympathie humaine et toute resplendissante de lumière surnaturelle, de ce maître qui, devenu plus tard archevêque de Malines et cardinal, émerveillera le monde de sa science et de sa sainteté.

Revenu en Valais, Charles Haegler est pressé par ses amis de créer un journal qui soit à la fois catholique et actuel. Et c'est M. Cergneux encore qui fait le point de jonction, puisque, avec son concours, l'imprimerie de l'Avenue des Terreaux fait sortir de presse, le 17 novembre



MONSEIGNEUR JOSEPH MARIETAN
(1874-1943)

1902, le premier numéro du nouveau journal, le *Nouvelliste valaisan*. Le choix de ce titre fut-il inspiré par celui de la feuille lyonnaise qui vit les débuts de M. Haegler ? A vrai dire, ce titre n'était pas entièrement nouveau en Valais, puisqu'un *Nouvelliste valaisan* avait déjà paru à Sion le 15 août 1798, mais celui-ci était oublié ; d'ailleurs, à la différence du journal sédunois dont le premier numéro fut aussi le dernier, le second *Nouvelliste valaisan*, celui de 1902, a prospéré et est devenu,

selon son enseigne actuelle, le « premier quotidien d'opinion et d'information de la vallée du Rhône ». Quotidien dès le 3 décembre 1929, le *Nouvelliste* dut, ce jour-là, apporter une vive joie à M. Cergneux, dont M. Haegler rappelait, d'ailleurs, le même jour, la part qu'il avait eue dans la fondation du journal.

Œuvre modeste et immense : les Bulletins paroissiaux

Une autre publication tenait encore particulièrement au cœur du chanoine Cergneux, qui en a transmis la consigne à l'Œuvre Saint-Augustin : les *Bulletins paroissiaux*, ces messagers discrets qui prolongent l'action des pasteurs au sein des familles, et dont le premier exemplaire fut lancé en mars 1908 pour Vernayaz. En le créant, M. Cergneux s'était inspiré d'une revue française, *La Revue du Sud-Est*, publication plus importante sans doute, dont il admirait l'esprit et l'allant. Le chanoine Bussard a dit de M. Cergneux qu'il « comprit admirablement l'importance de la presse ; aussi ne doit-on pas s'étonner qu'il ait été le promoteur de diverses œuvres de presse ». Et sans vouloir faire l'historique de chacune de ses entreprises, M. Bussard rappelait la part qu'eut M. Cergneux dans la fondation de l'Œuvre Saint-Augustin et dans la création du *Nouvelliste valaisan*, des *Echos de Saint-Maurice* et des *Bulletins paroissiaux*. En ce qui concerne ces derniers, M. Cergneux assumait, dès les origines et jusqu'à ses derniers jours, la charge de leur rédaction.

En 1911, le pieux rédacteur avait la joie de pouvoir écrire : « Notre Bulletin entre aujourd'hui dans sa quatrième année. Il s'en félicite, car, toujours bien accueilli et lu attentivement, il espère avoir fait aimer un peu plus le bon Dieu, connaître un peu mieux la religion, semé quelque bien chez tous. » Dans ces lignes modestes se trouve tout le programme de M. Cergneux et de ses œuvres. Aussi sa joie était-elle grande lorsqu'il voyait un desservant de paroisse utiliser ce réel instrument d'apostolat. Cette joie n'a pas manqué au chanoine Cergneux,

dira un hommage rendu à sa mémoire par l'Œuvre Saint-Augustin au lendemain de sa mort. Créés en 1908 pour Vernayaz, les *Bulletins paroissiaux* atteignaient en 1925 déjà 130 paroisses de Suisse romande avec 35 000 exemplaires mensuels, auxquels il fallait ajouter, à la même date, 10 000 exemplaires pour la Suisse alémanique, qui les avait adoptés à son tour en 1924. Au printemps 1931, le Bulletin est utilisé par 175 paroisses de langue française et 60 de langue allemande. Le *Semteur vaudois*, en juillet 1937, indique un tirage de 80 000 exemplaires mensuels par l'Œuvre Saint-Augustin et assure que la fidélité à l'Eglise a été soutenue chez nous par « cette activité intelligente de la presse », ce qui est un beau témoignage venant de cette publication protestante. Quelques années plus tard, en 1940, le *Vallesia christiana* des abbés J.-E. Tamini et P. Délèze indique le chiffre de « plus de 300 paroisses de la Suisse française et allemande » dans lesquelles le Bulletin paroissial est répandu.

Aussi, jusque sur son lit de malade, le chanoine Cergneux pouvait-il dire : « Ce cher Bulletin, comme il m'est à cœur toujours ! »

Développements et éditions

Il faudrait parler encore de bien des choses pour évoquer la vie de l'Œuvre Saint-Augustin durant ce demi-siècle. Des essais de bibliothèques circulantes ; de la confection des vêtements liturgiques ; des constructions successives qui ont fait du quartier de l'ancien théâtre une véritable Cité du Livre. De la fondation de succursales ou filiales, notamment à Massagno au-dessus de Lugano, où Monseigneur Bacciarini, devenu évêque du Tessin en janvier 1917, accueillit l'Œuvre dès la première année de son épiscopat, et où le chanoine Cergneux alla résider près de trois ans pour suivre le développement de la maison.

Il faudrait parler de la Bénédiction accordée par le Pape Benoît XV, en 1916, à la demande de Monseigneur

Mariétan — il y a donc quarante ans — et qui fut la première marque de bienveillance du Saint-Siège envers cet Institut.

Il faudrait parler des livres sortis de l'atelier de Saint-Augustin, d'abord pour le compte particulier des auteurs, puis sous la responsabilité directe de l'Œuvre. Parmi les premiers figure un *Petit mémorial de Retraite* (1909), du pieux abbé Adolphe Magnin qui, décoré plus tard d'une prélature et parvenu à un âge avancé, laisse surtout le souvenir d'un grand dévot de la Vierge, de Notre-Dame de Lourdes en particulier. Plusieurs évêques font imprimer des ouvrages à Saint-Augustin : Mgr Jules-Maurice Abbet, évêque de Sion, ses *Œuvres pastorales* ; Mgr Joseph-Auguste Duc, évêque d'Aoste, les derniers volumes de son *Histoire de l'Eglise d'Aoste* ; Mgr Pierre Rossillon, missionnaire aux Indes, des récits intitulés *Sur l'autre front*. A Saint-Augustin paraissent les *Souvenirs d'une arrière-grand-mère* (1914), de la princesse de Sayn-Wittgenstein, fondatrice de l'église catholique d'Ouchy ; des poèmes de Gaston de Chaumont, écrivain français domicilié à Bex ; des *Scènes et récits du Kulturkampf dans le Jura bernois*, par Ernest Daucourt, conseiller national, de Porrentruy ; un ouvrage d'archéologie : *La découverte du tombeau de saint Maurice, martyr*, par le chanoine Nicolas Peissard. Ce dernier ouvrage est de 1922 ; la même année, rappelons encore (sans faire ici de liste complète) un petit traité intitulé *De la vie d'oraison*, de Jacques et Raïssa Maritain, qui parut sans nom d'auteur, hors commerce et à tirage restreint, avec *l'imprimatur* de Monseigneur Mariétan. Ce petit volume, qui constitue aujourd'hui une rareté, fut, deux ans plus tard, réédité à l'Art catholique, à Paris, et mis dans le public. L'édition de 1922 ne voulait être, sans doute, qu'un essai à une époque où un Maritain, un Ghéon, par leurs visites amicales et fréquentes, apportaient des bouffées d'air frais dans les vieux murs de la cité abbatiale.

Plus tard, l'Œuvre Saint-Augustin demanda « à plusieurs reprises » à l'abbé Maurice Zundel de pouvoir réimprimer son *Poème de la Sainte Liturgie*, que l'auteur avait d'abord publié sous le pseudonyme de Frère Benoît.



CHARLES HAEGLER
(1874-1949)

M. Zundel, appréciant la « charité » que l'imprimerie mettait dans son insistance, consentit à cette réédition, non sans « remanier le texte très insuffisant de la première édition ». La nouvelle impression fut achevée le 15 décembre 1934 ; ce fut le début des « Editions Saint-Augustin » qui ont connu depuis un beau développement. Nous n'en citerons que l'imposante collection des *Documents pontificaux de Sa Sainteté Pie XII* fondée en Belgique par l'abbé Robert Kothen, et dont l'Œuvre Saint-Augustin, à partir des textes de 1950, assure la continuation.

Journaux et périodiques

Une tâche ne saurait se poursuivre durant un demi-siècle sans achopper à bien des traverses. Parfois, des compagnons de route qui ont pris le départ ensemble, ne conçoivent plus de la même manière, après un certain temps, la poursuite du voyage. Ainsi, en 1924, par suite de divergences entre Monseigneur Mariétan et Monsieur Haegler, le *Nouvelliste* cesse d'être imprimé à l'Œuvre Saint-Augustin et crée sa propre imprimerie. Mais le 15 septembre 1927 sortait des presses augustiniennes un nouveau journal, qui se nomma d'abord *Le Valais*, puis, bientôt, la *Patrie valaisanne*. Monseigneur Mariétan, qui, depuis deux ans, avait préparé cette publication, en avait confié la rédaction et la direction à M. le chanoine François-Marie Bussard. Celui-ci, dès son premier leader, affirmait son programme : projeter en tout domaine la lumière de la doctrine catholique intégrale. Qu'on dise, si l'on veut, de cette ardeur de croisés qui animait les Mariétan et les Bussard, ce qu'un ancien collaborateur des *Echos* écrivait de la jeunesse enthousiaste de son temps :

Qu'on dise : elle osa trop, mais l'audace était belle...

En 1931, la *Patrie valaisanne* émigra à Sierre, où elle poursuit sa carrière depuis vingt-cinq ans.

D'autres travaux, plus éloignés des incidences politiques, rentraient mieux dans le champ d'une Œuvre comme celle qui nous occupe. Vers la fin de 1935, avec l'approbation des Evêques de Suisse romande, Monseigneur Lucien Bossens, président national des Œuvres pontificales missionnaires — un président dévoué, actif, qui avait trouvé là une véritable vocation — annonça la création d'une revue missionnaire de langue française, comme l'Abbaye d'Einsiedeln en publiait une en langue allemande. M. le chanoine Bussard fut chargé de sa rédaction et l'Œuvre Saint-Augustin de son impression : ainsi naquirent, au début de 1936, les *Annales de la Propagation de la Foi, de Saint-Pierre Apôtre et de la*



LE CHANOINE FRANÇOIS-MARIE BUSSARD
(1902-1943)

Sainte-Enfance. Le chanoine Cergneux qui intéressait autrefois les Congréganistes à l'apostolat missionnaire, doit se réjouir dans l'Au-delà de la création de cette revue missionnaire et de la savoir confiée à l'Œuvre Saint-Augustin, qui en assure l'impression depuis vingt ans. Une autre « adoption » dut réjouir aussi l'un des premiers rédacteurs de nos *Echos*, le chanoine Eugène Gross, dont on sait le vif intérêt pour l'histoire de notre pays. Dès 1938, en effet, la Société d'Histoire du Valais Romand remettait aux presses de l'Œuvre Saint-Augustin le soin de faire paraître son bulletin, les *Annales valaisannes*.

Plus récemment, les Archives cantonales ont aussi confié à l'Œuvre Saint-Augustin l'impression de leur beau volume annuel, *Vallesia*, de même qu'un groupe de professeurs, prêtres et magistrats du Haut-Valais celle de son intéressant *Walliser Jahrbuch*.

De 1934 à 1947 l'Œuvre Saint-Augustin a publié plusieurs périodiques d'Action catholique, dont les premiers avaient été lancés par le R. P. Carpentier, chargé par Mgr Bieler, évêque de Sion, d'organiser en Valais ces mouvements de rénovation. Il est sans doute dans la nature de tels mouvements de chercher sans cesse à renouveler la présentation et les titres de leurs publications ; qu'il suffise ici de citer quelques-uns de ces titres appelés à faire choc : *Jeunesse* (1934), *Viens* (1934-1945), *Voir, juger, agir* (1935-1943), *Etude et action* (1935-1943), *Page des femmes catholiques* (1938-1945), *Action Catholique Romande* (1945-1947), *Voix des Jeunes* (1946-1947)...

Nous n'entendons pas faire une énumération complète, car il faudrait, pour cela, mentionner aussi les publications de divers instituts, comme le Pensionnat Mon Séjour à Aigle, le Collège de La Longeraie sur Morges, l'Ecole des Missions au Bouveret, d'autres encore sans doute... Il faudrait citer le Bulletin officiel de l'Evêché de Sion, ainsi qu'une revue de spiritualité, la *Vie mariale* ; il faudrait évoquer le souvenir du *Jeune Catholique* qui, rajeuni à son tour, en 1948, et devenu *Franco-Regards*, journal illustré pour les enfants des Cantons romands, n'a, hélas ! pas pu être maintenu...

Citons enfin le modeste *Echo du Sikkim*, voulu en 1937 par Mgr Burquier comme un supplément des *Echos de Saint-Maurice*, et qui, depuis vingt ans, a su entourer la Mission confiée à l'Abbaye d'un large rayon de sympathie.

Les promoteurs

Notre intention n'est pas (la place même dont nous disposons suffirait à nous en dissuader) de retracer l'histoire complète de l'Œuvre jubilaire, d'en suivre la vie pas à pas dans les bons et les mauvais jours. Quel que soit l'idéal qui l'anime, un groupement humain demeure inévitablement soumis à bien des aléas. Ceux-là mêmes qui recherchent avec une égale sincérité la réalisation de leur idéal commun, n'entrevoient pas toujours cet idéal de la même manière. La souffrance marque toutes les œuvres de Dieu et les conduit à l'achèvement de leur perfection dans son amour en dépouillant ses meilleurs serviteurs de ce qu'ils pourraient conserver de trop personnel et trop terrestre. Qu'il suffise de se rappeler l'histoire d'un saint Alphonse de Liguori, ou d'une sainte Jeanne-Antide Thouret, ou d'un Dom Gréa... L'Œuvre Saint-Augustin a eu sa part d'épreuves, mais la douleur en a cimenté les murailles spirituelles.

Tous les promoteurs de l'Œuvre sont aujourd'hui sortis de la scène de ce monde. Le bon chanoine Cergneux, qui fut l'initiateur, est mort le premier (24 avril 1931) ; c'était un prêtre dont la distinction eût plu aux disciples de Monsieur Olier, et qui cachait sous des dehors un peu froids et distants une âme toute remplie de grands désirs. « Une sorte de fraternité d'armes et de sympathies nous unissait » écrivit alors M. Haegler, qui, remontant en son cœur à l'époque de la fondation de l'Œuvre Saint-Augustin et de la création du *Nouvelliste*, ajoutait : « Nous ne pouvons évoquer ces lointaines années sans émotion, et, dernièrement encore, au souvenir de certains faits, le bon prêtre pleurait. Ah ! ces larmes ! »

Monseigneur Mariétan achèvera son existence au début de 1943 (10 janvier). Lui dont on aurait pu dire ce que saint Jean Chrysostome a dit de l'Apôtre : « Le cœur de Paul, c'est le cœur du Christ », il lui fut demandé d'accepter le sacrifice de tous les détachements, de tous les arrachements. Comme il aimait cette œuvre de presse, lui qui écrivait un jour : « L'Œuvre Saint-Augustin

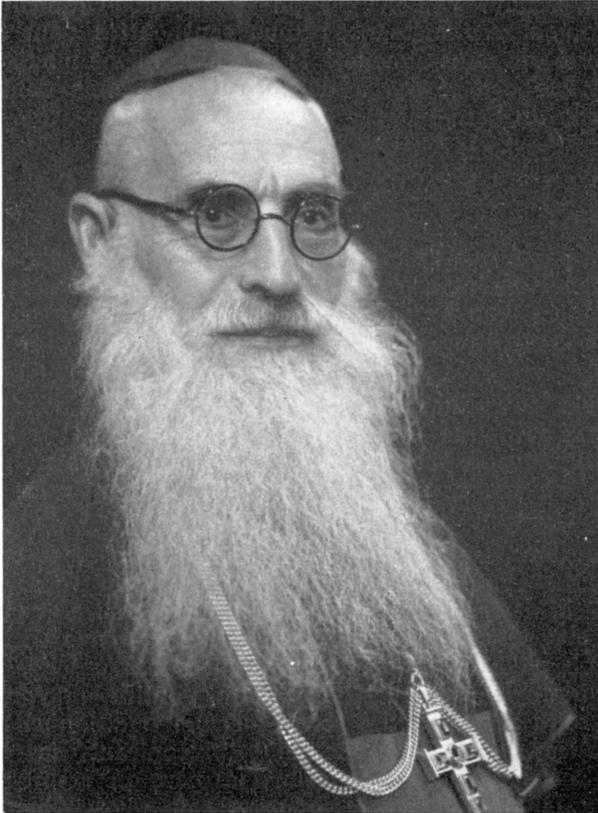
a été l'une des plus grandes préoccupations de ma vie » !...

Durant l'été de la même année, la mort fauchait, jeune encore, l'ardent chanoine Bussard (17 août 1943), qui avait généreusement prodigué toutes ses forces, depuis 1927, au service des œuvres de presse : *Patrie valaisanne*, *Echos de Saint-Maurice*, *Bulletins paroissiaux*, *Annales missionnaires*. Avec son magnifique optimisme et un sourire plein de bonté, il savait comprendre les difficultés, redresser les situations compromises, relever les courages.

Les morts se hâtent. Le 29 février 1944, c'est Made-moiselle Sidler qui est rappelée à Dieu. Son intelligence claire et sa volonté indomptable ne sont pas oubliées de ceux qui la connurent. « Mademoiselle Sidler était une âme d'élite », dit M. Haegler, qui loue aussi « son intelligence supérieure, sa grande droiture, sa volonté d'acier ». Nous ajouterons qu'elle collabora, sous des pseudonymes occasionnels (Marianne, Nello, Napoli, Miles, etc.), aux *Echos de Saint-Maurice* alors que notre revue était dans les langes. Avec Mademoiselle Sidler il faut rappeler le souvenir de Madame Fernande de Carlshausen, qui apporta à la fondatrice et à l'Œuvre un appui moral et matériel précieux en des heures difficiles.

« Successivement sont retournées à Dieu les personnes qui ont participé à la fondation de cette Œuvre aux branches multiples... Seul, écrivait M. Haegler, nous restons encore de ce monde, nous remémorant des souvenirs qui nous tiennent au cœur et qui nous brisent d'émotion »... Ce dernier témoin — et plus qu'un témoin, puisque le dynamisme juvénile du fondateur du *Nouvelliste* fut particulièrement entraînant dans la formation de l'Œuvre naissante — nous a quittés à son tour en automne 1949 (28 octobre).

La mort a pris enfin, le 27 novembre 1951, Mgr Hilarin Felder, de l'Ordre des Capucins. La confiance du Pape Pie XI l'avait appelé à remplir des missions délicates en Suisse et à l'étranger, notamment comme Visiteur apostolique de plus d'une douzaine d'Ordres religieux



MONSEIGNEUR HILARIN FELDER
(1867-1951)

ainsi que des Séminaires, Universités et autres Instituts scientifiques de divers pays et même de la Ville éternelle. Pendant une vingtaine d'années, il prodigua ses conseils et sa vigilance attentive à l'Œuvre Saint-Augustin, qu'il contribua à affermir.

Tous, nous voulons les unir dans un sentiment de commune reconnaissance ; tous sont entrés dans leur éternité où, nous aimons à le croire, la même lumière et la même charité les a définitivement réunis dans la Maison du Père.

Vocation

Ce passé que l'on croyait tout proche, mais qui s'enfoncé inexorablement dans le recul du temps, serait inexplicable si l'on ne le replaçait dans sa contexture historique et spirituelle.

En ces environs de 1900 où mûrissait lentement le dessein du chanoine Cergneux de créer chez nous une Œuvre de presse, le monde ne pensait pas qu'il se trouvait à la veille d'une ère de guerres et de révolutions, dans laquelle il se débat depuis plus de quarante ans. C'était, a-t-on dit, la Belle Époque !

Pourtant, les Papes multipliaient les consignes et réveillaient les énergies. Déjà, Léon XIII, à qui l'on appliquait la devise *Lumen in cælo* de la populaire et poétique prophétie des Papes, Léon XIII avait remis en honneur la philosophie du Docteur Aquinate. L'une des plus fulgurantes encycliques de ce grand pontife — qu'on eût pu croire attaché à des formes de vie traditionnelles et désuètes — étonnait le monde en préconisant des réformes sociales. Avec la douceur d'un père qui craint pour ses enfants de les voir se nourrir de rêves dans une vaine espérance de restauration monarchique, il s'efforçait d'aiguiller les catholiques français dans les voies du ralliement à la démocratie qu'il voulait chrétienne et qui ne pourrait l'être sans la participation des chrétiens. Pie X à son tour, saint Pie X, aura pour programme de tout renouveler dans le Christ, par un retour à une plus belle liturgie, par une renaissance des mélodies grégoriennes, par une pratique plus fréquente des sacrements, par une invincible fidélité à la doctrine authentique de l'Église.

Ces deux grands Pontifes suscitèrent un nouveau printemps dans l'Église, qui se manifesta par la floraison des

Universités catholiques, par l'étude — ardente quelquefois — des problèmes sociaux, par la naissance ou le développement de la presse catholique, par le renouveau des œuvres d'apostolat et de sanctification.

Ces signes heureux de l'éternelle jeunesse de l'Eglise n'échappaient pas à l'attention des promoteurs de l'Œuvre Saint-Augustin ; ils s'en réjouissaient et, dans leur générosité, ils rêvaient de consacrer leurs forces et leur vie à faire rayonner l'Eglise. C'est dans cet espoir qu'ils ont jeté les fondements de leur Œuvre : asile de prière, où les âmes seraient tout près de Dieu ; atelier aussi, comme à Nazareth, d'où rayonnerait la Vérité.

Tout le long des siècles, l'Esprit-Saint a suscité dans l'Eglise les milices les plus diverses pour répondre le mieux aux besoins du moment : pour la défense de la Terre Sainte ou la délivrance des chrétiens tombés captifs des musulmans, pour la prédication et l'enseignement, pour le service des pauvres ou des malades, pour l'évangélisation des campagnes ou les missions lointaines, pour la diffusion de la Bonne Presse... C'est l'honneur de l'Abbaye de Saint-Maurice d'avoir été associée quelquefois à des fondations qui répondaient aux préoccupations de l'Eglise : fondation des Abbayes d'Abondance et de Filly au moyen âge ; venue et premier établissement des Capucins en Agaune ; installation des Bernardines à Saint-Maurice d'abord, puis à Collombey, au XVII^e siècle ; fondation de l'Œuvre de Vérolliez au XIX^e avec le chanoine Gard, puis de la clinique Saint-Amé avec le chanoine Bourban. En suscitant la création de l'Œuvre Saint-Augustin, l'Abbaye a simplement ajouté un maillon à la tradition.

Consciente de l'héritage spirituel qu'elle a reçu de ses fondateurs, l'Œuvre Saint-Augustin répond aujourd'hui comme hier à une vocation. Sa tâche n'est pas finie et l'Œuvre continue.

L. D. L.